

## Brève sur *Le Rabbín et le psychanalyste* de Delphine Horvilleur<sup>1</sup>

Lire ces quelque cinquante brèves pages, aussi savoureuses que légères, procure une joie rarement rencontrée ailleurs. Et sans doute cette impression que l'auteur parle à voix basse comme dans une maison au coin de la cheminée est-elle due à ce qui fut au départ de ce livre : une conférence à l'Institut hospitalier de psychanalyse, fondé à l'hôpital Sainte-Anne par les docteurs Françoise Gorog et Luc Faucher.

Qui plus est, on s'instruit, au sens où ce que l'on croyait savoir s'en trouve ébranlé. A-t-on lu et relu la *Genèse* ? On en aura retenu que « Dieu créa l'homme masculin ou féminin » (« ou », non pas « et » ?). Quoi qu'il en soit, c'est sur un autre trait que l'érudition de Delphine Horvilleur nous éclaire. « *Zakhar* » pourrait vouloir dire non pas l'homme mais la mémoire, et « *nekeva* » non pas la femme mais le trou de mémoire (la racine *nakav* signifie « faire un trou »). On lira donc : « Au commencement, Dieu créa la mémoire ou le trou de mémoire. » Reprise sous le nom d'archive, cette mémoire donna lieu à un célèbre et fort vif débat entre Jacques Derrida (*Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995) et Josef Hayim Yerushalmi (*Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable*, Paris, Gallimard, 1993).

On imagine Jacques Lacan, intéressé, passionné, ressuscitant afin de plus et mieux encore s'instruire auprès du rabbin. Il apprend bientôt que cet exemple est caractéristique de la manière juive d'interpréter. Le voici maintenant complètement éveillé – lui qui avait exclu que quiconque puisse jamais s'éveiller. D'autant que Delphine Horvilleur lui enseigne qu'il en va de même de l'interprétation en psychanalyse. Du même coup, elle résout brillamment une question qui a préoccupé bien des psychanalystes – Freud en premier, qui craignait comme la peste – pas la sienne, qu'il dénomma « psychanalyse » – que sa science soit reçue comme une science juive. Et ses suivants se sont demandé, inquiets (mais pourquoi ?), ce que la psychanalyse devait au discret judaïsme de Freud, « ce mauvais juif » (Freud se voyait ainsi et le fit savoir).

Toutefois, Delphine Horvilleur ne s'intéresse pas seulement à la *Thora* (ou *torah*, ou encore *Tora*). Elle cite aussi un auteur auquel, pour avoir une fois lu un de ses ouvrages, l'on s'attache : Amos Oz. Évoquant son livre *Juif par les mots*, Oz écrit :

---

<sup>1</sup> Paris, Hermann, 2020.

« Dans ce livre, partout où est écrit le mot “juif”, vous pouvez le remplacer par le mot “lecteur” et vous verrez, ça marche aussi. » Effectivement, note Delphine Horvilleur, ça marche.

Un juif l’est « par les mots ». Dès sa venue au monde, un juif est « texté », ose Delphine Horvilleur, reçoit en partage une bibliothèque avec l’invitation d’en proposer une lecture différente de celle de tous les autres juifs du passé. N’hésitant pas à pousser sa pensée là où elle la conduit, elle va jusqu’à écrire que l’intention de l’auteur (Dieu ?, s’il s’agit de la *Thora*) « devient secondaire », que son « vouloir dire » est toujours plus petit que son « pouvoir dire », lui-même infini. Ainsi le lecteur dispose-t-il « d’un pouvoir bien supérieur à celui de l’auteur », écrit-elle.

Cette possibilité est ouverte par la conscience herméneutique qu’un texte n’a jamais fini de parler, et c’est en cela que convergeraient l’interprétation juive et l’interprétation psychanalytique. On écarte tout ce qui se présente comme fini, on se méfie de tout ce qui fait « un », on tient à préserver l’incomplétude de l’œuvre (là aussi, Jacques Lacan applaudit). On retrouve également cette incomplétude dans le bon mot que raconte Delphine Horvilleur en fin d’ouvrage. Le revoici ici-même, fort malheureusement délesté de sa chair historique, réduit à sa trame. Un maître, un rabbin fort respecté a trois élèves appréciés, sinon aimés. Le premier lui demande ce qu’il pense de la proposition *A*. Réponse : « Tu as raison. » Le second, de même, le consulte : que dit-il de *non-A* ? Réponse : « Tu as raison. » Averti de ces réponses, un troisième élève s’étonne : « Comment peux-tu, rabbin, dire à la fois *A* et *non A* ? Réponse : « Tu as raison. » On a là la preuve que Sigmund Freud n’était pas un rabbin, car il fut loin d’appliquer une telle pédagogie ouverte avec ses élèves, donnant raison à l’un, tort à l’autre (parfois le même). Toutefois, il est une autre sorte de rabbin, celle qu’indique un autre bon mot ici bien à sa place car y sont mis en concurrence un psychanalyste et un rabbin – ce dernier remportant le morceau, comme on va le voir et comme l’on s’y attend. La vie de David est paralysée par un symptôme. Le soir, quand il se couche, une terrifiante pensée survient : « Quelqu’un est caché sous mon lit !!! Je vais être frappé, peut-être tué<sup>2</sup>. » Il se lève, jette un œil sous le lit : rien ! personne ! Il se recouche, pas vraiment apaisé, car cette même pensée se présente à nouveau. Il se relève, vérifie...

---

<sup>2</sup> Cette inquiétude portait au symptôme ce qui fut une tradition dans la communauté juive marocaine où l’on glissait un sabre enveloppé dans une étoffe sous le lit des jeunes accouchées de façon qu’elles soient protégées des attaques du mal (cf. Marcel Bénabou, *Jacob, Ménaïem et Mimoun, une épopée familiale*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, p. 200).

même constat... et la répétition des levers anxieux dure des heures. David en perd le sommeil et bientôt son emploi, où il se rend si fatigué qu'il n'est plus en capacité de mener à bien son travail. Désespéré il s'en va consulter le Dr Silberstein, un psychanalyste. Il a entendu en famille parler de la psychanalyse, il sait ce qu'il doit dire au docteur, ce que le docteur attend, croit-il. Trois fois par semaine, il lui parle de la tristesse gémissante de maman, de l'immotivée dureté de papa, des méchancetés de ses frères et sœurs, de son symptôme, etc. Il paye rubis sur ongle, cher. Des années passent, le symptôme tient bon. Un certain jour Silberstein l'attend en vain, comme, d'ailleurs, les jours suivants. Décontenancé, le docteur se demande : serait-il guéri ? Bien plus tard encore, un heureux hasard (si l'on peut ainsi dire) fait qu'il rencontre un samedi David, tout près de la synagogue où ils se rendent tous deux. Il s'approche, aimable, empathique, souriant, comme on lui a appris à l'être avec les patients : « Alors David, comment allez-vous ? Avez-vous bien dormi au sortir de votre psychanalyse ? » — « Non ! j'ai continué à avoir très peur dans mon lit. » — « Mais là, je vous trouve épanoui, je dirais presque heureux » — « En effet, ça va beaucoup mieux, je ne me relève plus quand je me suis couché. » — « Oui ? Mais alors, que s'est-il passé ? » (Optimiste, Silberstein pense à un effet retard de l'analyse.) — « Ce qui s'est passé ? Je suis allé voir le rabbin et mon problème a aussitôt été résolu. » Silberstein, intrigué : « Et que t'a-t-il dit, ce rabbin ? » — « Il m'a dit : David, coupe les pieds de ton lit. » Cette intervention résolutive (différente de celles du rabbin dans le premier bon mot) n'a pas pour horizon un texte à jamais insaisissable.

Un tel rapport au texte, apprend-on de Delphine Horveiller, s'appelle en yiddish « *schmat* », « c'est-à-dire l'art du rébus, l'art du reste de ce qu'on reprend sans cesse ». Cette phrase surprend chez un auteur fort attentif à ce qu'il écrit. Car, s'il est un cas où un texte n'a qu'une interprétation et une seule, c'est bien le rébus. Un simple effort mental permet d'imaginer ce que serait un dessin composé d'un nez autour duquel seraient disposées en cercle des abeilles. Interprétation : « un essaim d'abeilles. » Rien d'autre. On a trouvé ; fini, on s'en va cogiter ailleurs. Autre exemple :

pir vent venir  
 — — —  
 un vient un

Ayant su repérer la portée signifiante de la disposition des mots les uns par rapport aux autres, on lit : « un soupir vient souvent [d']un souvenir. » Et c'est fait, on n'y revient pas. Il n'y a rien de plus éloigné de l'herméneutique (qui, après

Schleiermacher et Dilthey, faisait le ravissement du protestant Paul Ricœur) que le déchiffrement d'un rébus. Ce n'est pas d'emblée à l'endroit du rêve *en tant que tel* que Freud marque l'incidence d'un point « ombilical », mais à propos de l'interprétation du rêve. La conception selon laquelle à un certain moment, prolongée, l'interprétation *dérivait trop*, se perdrait dans les sables, dans toujours plus de nouvelles associations, a amené la trouvaille d'un ombilic<sup>3</sup>, un infranchissable point d'opacité. Ayant reconnu cette limite, Freud fit un pas de plus en affirmant que le rêve lui-même était « assis dessus » (*er sitzt ihm auf*) cet inaccessible point<sup>4</sup>. Ce en quoi l'interprétation tourne court tout en se manifestant comme effective, cela même serait au départ du rêve.

Toutefois, il y a plus, car j'ai commis un faute<sup>5</sup> à mes yeux gravissime en citant plus haut la phrase de Delphine Horvilleur qui a donné lieu à la remarque que l'on vient de lire. J'ai mal copié : il fallait écrire non pas *rébus*, mais *rebus*. La revoici telle quelle, celle phrase écrite (*Le Rabbin et le psychanalyste*, p. 27) : « Après tout, ils [les Juifs] ont presque toujours eu, tout au long de l'histoire, un rapport très particulier au textile, à ce qu'on appelle en yiddish le “*schmat*”, c'est-à-dire l'art du rebus, l'art du reste, l'art de ce qu'on reprend sans cesse pour le remettre sur l'ouvrage. » La précision apportée à la fin de la phrase sur cet art d'accommoder les restes permet de conjecturer ce qui a bien pu se passer, non pas une simple coquille, mais une collision « freudienne » de deux termes, une condensation de *rébus* et *rebut* qui a produit cet inopiné « rebus ». Cette formation que d'aucuns qualifieraient « de l'inconscient » signale déjà ce rebut que reprend sans le nommer la fin de la phrase, signale le reste, qui est ce contre quoi s'élevait la conception freudienne d'un ombilic du rêve.

Partant de cela, on s'étonnera moins que le créateur de la psychanalyse (cette « infidélité juive » [p. 29], formule parfaite, qui plus est étayée) se soit, lui aussi, intéressé aux rebuts : acte manqué, lapsus, symptôme, rêve – ce dernier interprété comme un rébus. Toutefois, ayant su lire le rêve comme on déchiffre un rébus, on a rappelé que Freud en vint à affirmer que ce déchiffrement se heurtait à une infranchissable limite qu'il dénomma « ombilic du rêve », le point « qui le [le rêve] met en connexion avec ce qui n'est pas identifié », le point où il [le rêve] est posé (*aufsitz*)

---

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éd. du Seuil, p. 149. En d'autres termes, Freud écarte la conception d'interprétations indéfinies, qui ne seraient jamais assurées d'avoir épuisé le texte.

<sup>4</sup> Remarque faite par Marcel Ritter dans un exposé sur lequel Lacan a largement rebondi : « L'ombilic du rêve est un trou » ([www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2019-2-page-35.htm](http://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2019-2-page-35.htm)).

<sup>5</sup> Qui m'a été opportunément signalée par une lectrice qu'ici je remercie, Mme Jaime Ruíz Noé.

sur le non-connu (*Unerkannt*<sup>6</sup>) ». Il n'y a pas ici de membre d'un peuple (pas de peuple psychanalytique, pas de drapeau, nulle *Marseillaise* ni non plus de pouvoir central<sup>7</sup>) qui pourrait faire valoir une suite par laquelle l'interprétation pourrait rebondir<sup>8</sup>. L'interprétation freudienne tourne court, reconnaît sa limite, n'est pas indéfinie, voire infinie.

Ce qui questionne sur cet indéfini (note 2). Cette éternité à l'horizon, serait-ce un nom de Dieu ? Tout au moins un signe, sinon une preuve de son existence, Lui qui commande à son peuple élu de lire ainsi sans fin ? Auquel cas l'*Unerkannt* freudien, le « ce qui n'est pas identifié », devrait être reçu comme ce trait grâce auquel Sigmund Freud donnait discrètement son congé à Dieu.

Jean Allouch

---

<sup>6</sup> Un « impossible à reconnaître » selon Jacques Lacan, qui ne recule pas à le rapprocher du refoulé primordial (*l'Urverdrangt*).

<sup>7</sup> Ce que déplorent certains, toutefois pas Jacques Derrida qui notait qu'il n'était plus possible désormais de parler de LA psychanalyse tant ses écoles étaient diverses et différentes.

<sup>8</sup> L'histoire de la psychanalyse vient apporter là un démenti : on aurait bien du mal à répertorier toutes les reprises par ses successeurs des cas publiés par Freud ; et Lacan saluait même chez Freud cette manière « littéraire » d'avoir écrit ces cas de façon telle qu'elle ouvrait la possibilité de telles reprises. Cf. Guy Le Gaufey, *Le Cas en psychanalyse. Essai d'épistémologie clinique* (Paris, Epel, 2020).